



Université des Lettres et des Sciences
Humaines de Bamako

BP E2528 Bamako - Tél. : (223) 20280264/20280265 - Fax : (223) 20280271

Retirer le filigrane maintenant

REVUE SEMESTRIELLE

RECHERCHES AFRICAINES

Annales de l'Université des Lettres
et Sciences Humaines de Bamako



NUMERO 21 - Juin 2018

ISSN 1817-424X

Comité scientifique

Directeur de publication

- **Pr Samba TRAORE**
Vice-recteur de l'Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako,
Courriel : revuera@ml.refer.org

Coordinateur du comité scientifique et du comité de rédaction

- **Dr Idrissa Soïba TRAORE**
Maître Assistant, DER Sciences de l'Education.
FSHSE, Bamako, Mali.
Courriel : revuera@ml.refer.org

Sous - comité Sociologie - Anthropologie

- **Jean-Loup AMSELLE**
Directeur de recherches, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, France
- **Bréhima BÉRIDOGO**
Professeur, FLSL, Bamako, Mali
- **Sory CAMARA**
Professeur, Université Bordeaux II, France
- **Soli KONÉ**
Professeur, FSHSE, Bamako, Mali
- **Félix KONÉ**
Directeur de recherche, ISH
- **Tal TAMARI**, chercheur CNRS, Paris, France

Sous - comité Philosophie

- **Issa N'DIAYE**,
Professeur FSHSE, Bamako, Mali
- **Etelvina Lopez NUNES**
FSHSE, Bamako, Mali
- **Nabé Vincent COULIBALY**
Coopération Suisse, DDD, Bamako, Mali

- **Ramatoullaye Diagne BENG**
Professeur, UCAD, Dakar, Sénégal
- **Ousmane GAKOU**
Professeur, ULSHB

Sous - comité Psychologie - Sciences de l'éducation

- **Tamba DOUMBIA**
Maître de Conférences, FSHSE
- **M. Cheikh Tidiane SALL**
Maître de conférences Université Cheikh Anta Diop (Sénégal)
- **M. Tindaogo VALLEAN**
Maître de conférences Université de Koudougou (BF)
- **Abdoulaye Baba DIALLO**
Maître Assistant, FLSL, Bamako, Mali
- **Atimé AGNOU**
Professeur, FSHSE, Bamako, Mali
- **Ahmadou Abdoulaye DICKO**
Maître de Conférences, FSHSE, Bamako, Mali
- **Patrick HOUSSOU**
Maître de Conférences (CAMES), Université d'Abomey-Calavi

Sous - comité Histoire - Archéologie

- **Drissa DIAKITÉ**
Professeur, Faculté d'Histoire et de Géographie, Bamako
- **Seydou CAMARA**
Directeur de recherches, Institut des Sciences Humaines (ISH), Bamako, Mali

- **Doulaye KONATÉ**
Professeur, Faculté d'Histoire et de Géographie,
Bamako, Mali
- **Pierre Boiley**
Professeur, Université Paris I, Centre d'Etudes
Africaines, France
- **Eric HUYSKOM**
Professeur Université de Genève, Suisse
- **Issa SAIBOU**
Maître de Conférences, université de N'Gaoundéré,
Cameroun

Sous - comité Géographie - Démographie

- **Ibrahim SONGORÉ**
Directeur de recherches, Institut Supérieur de
Formation et de Recherche Appliquée (ISFRA)
- **Oumar Boubou BA**
Professeur, Ecole Normale Supérieure, Bamako
- **Famaghan-Oulé KONATÉ**
Professeur, Faculté d'Histoire et de Géographie,
Bamako, Mali
- **Samba DIALLO**
Professeur, Faculté d'Histoire et de Géographie,
Bamako, Mali
- **Professeur Oumar DIOP**
Université Gaston Berger, Sénégal
- **Balla DIARRA**
Maître de Conférences, ISFRA

Sous - comité Littérature

- **Mamadou Bani DIALLO**
Maître de conférences, FLSL, Bamako, Mali
- **Abdrmane TOURÉ**
Professeur, FLSL, Bamako, Mali
- **Bernard MOURALIS**
Professeur Université Lille III, France

Sous - comité Linguistique - Langues

- **Bougoutié COULIBALY**
Maître de conférences, FLSL, Bamako, Mali
- **Ingse SKATUM**
Professeur Université d'Oslo, Norvège
- **Adama OUANE**
Directeur de Recherche, Unesco

- **Salif BERTHÉ**
Professeur, FLSL, Bamako, Mali
- **Maweja MBAYA**
Professeur UGB, Sénégal
- **Abou NAPON**
Professeur, Université de Ouagadougou, Burkina
Faso
- **Emile CAMARA**
FLSL, Bamako, Mali
- **Mamadou GUEYE**
FLSL, Bamako, Mali
- **Diola KONATÉ**
Maître Assistant, FLSL, Bamako, Mali
- **Denis DOUYON**
Maître de Conférences, FLSL, Bamako, Mali

Comité de rédaction

- **Macki Samaké**
Maître de conférences, ULSH, Bamako, Mali
- **N'do CISSÉ**
Assistant, FLSL, Bamako, Mali
- **Mamadou Bani DIALLO**
FLSL, Bamako, Mali
- **Moussa SOW**
Directeur de recherches, Institut des Sciences
Humaines, Bamako, Mali
- **Ismael Samba TRAORÉ**
Ecrivain, éditeur, chercheur en Sciences Humaines,
Bamako, Mali

Unité de diffusion

- **Dr Idrissa Soïba TRAORÉ**
Maître de Conférences, FSHSE, Bamako, Mali.
- **Dr Mamadou DIA**
Maître Assistant, FLSL, Bamako, Mali
- **Dr Morikè DEMBÉLÉ**
Maître Assistant FSHSE, Bamako, Mali.
- **Dr Kawelé TOGOLA**
Maître Assistant FSHSE, Bamako, Mali.
- **Dr Aboubacar Sidiki COULIBALY**
Maître Assistant, FLSL, Bamako, Mali

SOMMAIRE

Sommaire

Contributeurs	Titre de la contribution	Page
1- Moriké DEMBELE	Image de soi et capacité à se projeter dans l'avenir chez les jeunes après une enfance difficile à Bamako (Mali)	
2- Mamadou DIA	<i>Kitchen</i> de Banana Yoshimoto : analyse thématique et stylistique d'un livre à la croisée des genres	
3- YEO Elisabeth	Influence de l'estime de soi et du type de profession parentale sur l'intention entrepreneuriale chez les étudiants de l'Université Felix Houphouët-Boigny d'Abidjan (Côte d'Ivoire).	
4-Assanti Olivier KOUASSI	LA PERCEPTION ET LE TRAITEMENT DES IMMIGRES DANS LES PAYS DU SUD : CAS DE LA CÔTE D'IVOIRE	
5- Guy KAUL	Approches cognitives et communicationnelles pour stimuler des comportements favorables à l'émergence des pays ASS (Afrique subsaharienne)	
6- Aboubacar Sidiki COULIBALY & N'Bégué KONÉ	La place des divinités et des devins dans l'Afrique précoloniale : une analyse de <i>The gods are not to blame</i> d'Ola Rotimi	
7- Boubacar TABOURE	l'éducation Non formelle au mali : analyse des forces et faiblesses	
8- YEO Elisabeth	REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA CORRUPTION CHEZ LES FONCTIONNAIRES D'ABIDJAN SELON LE NIVEAU D'ETUDES	
9 – Philomene CAMARA & Elisabeth Stéphanie CONDE	La transhumance chez les peuhls du Wuro Modi	
10 Arouna COULIBALY	DE L'ÉVASION À L'ITINÉRANCE : LA MOBILITÉ COMME REFUGE DANS <i>LE LIVRE DES FUITES</i> DE JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO.	
11 Ndéné MBODJI	Les ambiguïtés de la musicothérapie nietzschéenne	

12 GAHE GOHOUN Roseline Cinthia	LA COMPAGNIE DU MAITRE : SPECTRE PLATONICIEN DU SIMPLE- COMPLEXE ET DU COMPLEXE-SIMPLE	
13 Sékou BOIRE	Les innovations pédagogiques dans le système éducatif malien en question	

DE L'ÉVASION À L'ITINÉRANCE : LA MOBILITÉ COMME REFUGE DANS *LE LIVRE DES FUITES* DE JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO.

COULIBALY Arouna

Maître-Assistant, UFR LLC, département de lettres modernes, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan :

coulibalyarouna06@gmail.com

Résumé

La globalisation du monde moderne favorise, en dépit des frontières érigées entre « espaces arbitrairement délimités », une hyper mobilité des individus. Dans ce contexte d'« ouverture » et des possibles migratoires, l'individu (l'écrivain), en proie à une préoccupation existentialiste, se sent paradoxalement « enfermé » dans des « geôles » élevées dans l'espace physique, métaphore leclézienne du champ littéraire. Comment échapper alors à « ce(tte)s prison(s) » ? Par l'évasion et la fuite ininterrompue suggère Le Clézio. Chaque halte étant une nouvelle possibilité d'enfermement, rien ne doit suspendre la fuite dès lors appréhendée non comme mouvement vers un refuge, mais le refuge en soi. L'écriture du *Livre des fuites* qui inscrit le sujet humain dans ce « mouvement perpétuel », s'emploie ainsi à faire tomber toutes les cloisons artificielles érigées dans la vie sociale autant que dans le champ littéraire.

Mots clés : écriture, errance, existentialisme, fuite, mobilité, modernité.

Abstract

The globalization of the modern world favors, despite the frontiers erected between “arbitrarily delimited spaces”, hyper mobility of individuals. In this context of “openness” and possible migrations, the individual (the writer), prey to an existentialist preoccupation, feels paradoxically “enclosed” in “jails” elevated in physical space, metaphor of the field literary. How then can one escape “this prison head (s)”? By the escape and the uninterrupted flight suggests Le Clézio. Each halt being a new possibility of confinement, nothing must suspend the escape from the moment apprehended not as a movement towards a refuge, but as a refuge in itself. The writing of the *Book of Leaks*, which inscribes the human subject in this “perpetual movement,” is thus employed in bringing down all the artificial partitions erected in social life as well as in the literary field.

Keywords: existentialism, leak, mobility, modernity, wandering, writing

INTRODUCTION

Les personnages lecléziens sont souvent pris dans une tension entre les aspirations personnelles, les libres choix de l'individu, et le conformisme moral de la collectivité (famille, clan, société...) Cette tension est souvent à l'origine de l'inscription du personnage (qui veut se soustraire à la logique sociétale) dans un processus de mobilité impromptue qui fonde l'aventure et l'écriture littéraire. L'enjeu d'une telle démarche est la question de l'individu, sa vocation, ses choix qui ne soient pas ceux des autres mais les siens propres. Les bases objectives d'une morale universelle admise et observée par tous sont alors rejetées, laissant à l'individu, selon ses dispositions particulières (son idiosyncrasie, pour emprunter la terminologie médicale consacrée) la latitude d'opérer, face à l'action d'agents extérieurs, des choix conformes à ses aspirations personnelles. Pourtant, la mobilité prend, dans *Le Livre des fuites* (Le Clézio, 1969),

l'aspect imprévu d'une fuite. L'individu qui entreprend ainsi d'échapper *a priori* à une menace (réelle ou supposée), s'inscrit en réalité dans une expérience personnelle qui déterminera son essence. D'ordre existentialiste, la préoccupation qui sous-tend une telle problématique situe l'existence du sujet au centre d'une réflexion philosophique et littéraire qui l'invite à opérer des choix. Ceux-ci induisent des risques qui leur sont inhérents et que l'individu par responsabilité envers soi se doit d'assumer. L'analyse de type existentialiste donc de Le Clézio, brodée autour d'une fiction romanesque (?) s'interroge ainsi sur les choix kierkegaardien d'un sujet confronté à ses angoisses d'enfermement et d'un écrivain confiné dans des logiques de (sous) catégorisation générique. De fait, le sujet leclézien s'engage dans la voie de la fuite consécutivement à un sentiment personnel de claustration, une hantise de la sédentarité qui détermine son errance et son écriture.

I. LA PHOBIE DE LA CLAUSTRATION : D'UNE ANGOISSE EXISTENTIELLE AUX GEÔLES DE L'ÉCRITURE

I-1 Une angoisse existentielle de l'enfermement

« L'homme est né libre et partout il est dans les fers » (Rousseau, 1973 : 60), cet aphorisme qui introduit le *Contrat social* de Rousseau trouve dans « Les chaînes sont partout » (LF : 88) de Le Clézio un écho retentissant. Le personnage du *Livre des fuites* éprouve ainsi un vif sentiment de privation de liberté. Son angoisse naît d'une impression de réclusion que le texte donne à appréhender comme une hantise quasi pathologique. Selon Anne Barrère et Danilo Martuccelli, cette « claustrophobie » est partagée par de nombreux personnages de la littérature moderne et postmoderne : « En fait, les individus décrits dans bien des romans contemporains sont aux prises avec un sentiment inédit d'oppression existentielle : la vie sociale, en dépit de son changement constant et du caractère de plus en plus éphémère des événements, apparaît comme un domaine étrangement enfermant. » (Barrère et Martuccelli, 2005: 17) Le double élan de la fuite et de la création romanesque trouve son origine dans la phobie de la claustration du sujet leclézien. À l'image d'Alexis dans *Le Chercheur d'or*, le protagoniste du *Livre des fuites*, part de façon impromptue. Dans *Voyage à Rodrigues, Voyage de l'autre côté, Hasard...* cette problématique d'une pulsion de la mobilité, très récurrente dans les œuvres lecléziennes, prend l'aspect d'une quête identitaire, d'un itinéraire mythique, d'un parcours initiatique ou d'une construction de soi. Pourtant, le thème du voyage, itératif chez le prix Nobel est rarement affecté de cette connotation de violence que contient l'idée de la fuite. Même si l'individu fuyant se retrouve en Bravito, (*Angoli Mala*, 1999), *Le livre des fuites* qui est antérieur à cette œuvre, jette, avec les productions d'avant 1970, les bases de l'écriture lecléziennne. Il est désormais admis en effet qu'avant cette date, l'œuvre de Le Clézio était empreinte de violence et qu'au-delà, elle se fait apaisée. La sédentarité ou fixité paradoxale de l'homme moderne devient donc une menace par laquelle le sujet se lance dans un projet personnel qui prend la forme d'une motilité ininterrompue. De fait, cette thématique s'inscrit dans l'œuvre à la fois comme sujet, projet et objet de l'écriture. Face à l'absurdité et à la vacuité d'une existence moderne stéréotypée, face surtout à l'oppression d'un quotidien de type carcéral, l'individu s'engage dans la voie de la fuite dont il est le seul à comprendre l'enjeu véritable. L'évasion et l'errance deviennent alors des projets existentiels urgents pour le sujet humain, être pour-soi, jeté dans cette construction qu'est son essence. Le texte, dans son déploiement narratif, préparant ainsi au retour à un nomadisme primaire, recense et stigmatise tout ce qui, dans les pratiques modernes, prive le sujet de liberté.

I-1-1) Les frontières de la conscience et la prison de la sédentarité

Selon Bruno Thibault, Hogan voyage pour « tester sa volonté, pour développer et connaître sa conscience. » (Thibault, 2009 :27) C'est précisément une soudaine prise de conscience qui permet au sujet de réaliser son enfermement. La conscience, ici, est avant tout, une conscience de soi qui s'effectue à travers le « test du miroir » repris à son compte par la fiction leclézienne : « Enfermée dans la cage où les murs sont des miroirs, la conscience ne cesse de parcourir l'espace. Ce qu'elle rencontre, c'est cette fermeture, cette volonté humaine, ce langage. Elle voudrait sortir, elle voudrait s'échapper dans les plaines infinies. Mais c'est impossible. » (LF : 184) La conscience de soi est, comme le souligne par ailleurs Sartre, « conscience de quelque chose ». Elle est conscience de son propre confinement. La psychanalyse, selon les topiques freudiennes, n'établit-elle pas d'ailleurs qu'il existe, ne serait-ce que métaphoriquement, des « provinces » délimitées de notre appareil psychique ? Les faits de conscience se distinguent ainsi des faits de l'inconscient. Chaque région de la psyché présente des caractéristiques singulières, une certaine délimitation et un fonctionnement spécifique. De sorte que chaque instance, quoique reliée aux autres, reste globalement autonome. De sorte aussi que toutes les représentations de notre appareil psychique, on pensera aux topiques freudiennes, s'emploient à en délimiter distinctement les provinces. Tout commence donc ce jour où la conscience, consciente de soi, se réveille et réalise son enfermement. Dès lors, la sédentarité et le confort du quotidien se révèlent être des « geôles » dont les fers, depuis longtemps déjà, privent insidieusement l'individu de sa liberté.

En effet, l'homme est progressivement passé de sa condition de nomade primitif vivant de chasse et de cueillette, à l'idée qu'il pouvait se soustraire aux vicissitudes de la nature en domestiquant ces activités par l'agriculture et l'élevage. En exploitant ainsi des espaces restreints, et en maintenant des animaux en captivité pour couvrir ses besoins nutritionnels, l'homme, dans un processus couplé de modernisation-sédentarisation, s'est progressivement emmuré dans un réduit, limitant par là même sa propre liberté. Par la fixité que lui impose sa nouvelle condition d'agriculteur et d'éleveur, il a limité son espace. L'établissement des villes dès le Moyen Âge puis des États modernes (aux XVI^e et XVII^e siècles) avec leurs frontières relativement « étanches » viendra réduire les possibilités de déplacement du citoyen, de sorte que ce qu'il a gagné en sécurité (alimentaire, physique...) il l'a, d'une certaine façon, perdu en liberté. Hormis quelques privilégiés que l'exercice de leur activité professionnelle conduit à une mobilité transnationale (avocats, hommes d'affaires, entrepreneurs, fonctionnaires internationaux, industriels, chercheurs, consultants...) et en dépit de ce que veut faire croire une certaine opinion globalisante qui tend à prendre la terre pour « un village planétaire », la figure moderne du travailleur qui s'est substituée à celle de l'agriculteur et du pasteur s'est également sédentarisée du fait de son travail et de sa vie de famille. En se fixant donc, l'homme a surtout amorcé un processus de mutation complexe dont les effets se ressentent jusque dans sa culture, son mode de vie, sa morphologie et même l'acuité de ses sens. La sédentarité, en effet, « use » progressivement, par l'habitude, notre perception ; le nomadisme et le mouvement la renouvellent. Le Clézio dénonce ainsi la fixité de l'homme moderne, « immobilisé » dans / par son quotidien, et atteint d'une « cécité » qui jette un voile sur le sens profond des choses. Un espace réduit et aménagé, une foule d'objets culturels décoratifs hétéroclites auxquels on s'accoutume dans la maison et qu'on ne « voit » plus, limitent la perception, déguisent l'environnement, le rendent agréable et y fixent le sujet. Dans la « chambre – cellule » qu'occupe Hogan, le personnage ne réalise ce confinement que le jour où sa perception se renouvelle de façon fortuite. Dès cet instant, la conscience vit dans « la hantise d'HABITER. (Être chez soi, être bien...) » (LF:168)

Le texte, accentuant la métaphorisation de l'environnement immédiat du protagoniste, s'ap-

propre ainsi le champ lexical de l'univers carcéral qu'il déploie méthodiquement : la maison est une prison, un sarcophage. La chambre est un piège qui se referme sur l'individu. Les objets de décoration sont des « carcans », des « anneaux de fer », des « chaînes ». Les meubles imposent des postures et limitent l'espace vital. Dans la maison, la terre devient « carreau » et « moquette ». Le ciel « est un terrible couvercle de plâtre et de poutre » (LF : 36) La baignoire est « une prison étroite », les lits sont de « faux sables mouvants », les vitres empêchent de « pénétrer dans l'au-dehors » (LF : 39) « Même les sources sont prisonnières d'un robinet rouillé » (LF : 37) Un tel environnement moderne mais contradictoirement asphyxiant justifie le projet d'évasion. Pour autant, hors de la maison, la liberté est-elle acquise ?

I-1-2) L'univers carcéral urbain et terrestre

L'angoisse de l'enfermement hante même dans les rues de la ville. L'univers urbain est en effet représenté comme un espace géographique limité. La ville est une accumulation de maisons, une somme de « cellules » donc, et une prison à grande échelle. Émile Littré la définit comme « ensemble d'un grand nombre de maisons disposées par rues, souvent entourées de murs d'enceinte, de remparts, de fossés » (Littré, 1963). Les lexèmes « entourées », « murs » « enceinte », « remparts » restituent et justifient l'idée de l'enfermement qui se traduit chez le prix Nobel par le constat d'une extrême planification. On retrouve là l'idée deleuzienne d'un « espace strié » par opposition à « l'espace lisse » de l'errance. Il revient chez Le Clézio que la ville est représentée comme « une étendue distraite, anonyme, un désert mouvementé... » (LF : 14) Tout au plus, Mohamed Benjelloun y observe un intérêt relatif pour l'authenticité de la périphérie. Lieu globalement sans identité donc, toutes les villes étant identiques et hostiles, il n'y avait dans l'agglomération que cette pâleur synonyme d'une absence de couleurs, de vie. Celui qui marche dans un tel espace n'est presque plus un homme mais une sorte d'« explorateur spatial » affublé d'une dénomination atypique : « AUGH 212 ». De même, l'endroit où il se situe n'est pas un lieu déterminé mais un point. Dans ce « labyrinthe régulier » (LF : 16) qu'est la ville, « AUGH 212 » passe du point 91 au point 92. Il n'y aperçoit aucun signe de vie organisée. On observe ainsi chez Le Clézio une sorte d'indifférenciation et d'indétermination qui marque l'anthroponymie et la toponymie, abolit les frontières et autorise le nomadisme. Par ailleurs, à la métaphore spatiale (au sens céleste ou astral) succède la métaphore aquatique qui s'inscrit dans la même logique de dépréciation d'un espace urbain asphyxiant par son cloisonnement, morcelé et démultiplié. La ville devient un lieu hostile comparé, dans une démarche hyperbolique à l'enfer, lieu du « supplice des damnés » (Littré, 1963). Quelques endroits qui ressemblent à l'enfer : « LONDRES, NEW YORK, NEW DELHI, NICE, BANGKOK, LIMA, MEXICO » (Le Clézio, 1969 : 170) L'effet induit d'une telle hyperbolisation est le rejet de l'espace urbain : « Ville de fer et de béton, je ne te veux plus. Je te refuse » (LF : 63); et le projet d'évasion : « Départ par tous les moyens » (LF : 169).

De fait, des moyens de la motricité et du mouvement, *Le Livre des fuites* propose une recension exhaustive. Cependant, la première possibilité mise en situation est l'autobus. Mais il se caractérise par le paradoxe d'une mobilité passive: tout en autorisant le mouvement, il emprisonne encore. Dans le bus qu'il emprunte pour fuir la « ville-prison », Hogan est immobile dans sa mobilité ; c'était, dit-il, « étrange d'être ainsi, prisonnier à l'intérieur de la carlingue de tôle (...) » (LF : 145). De fait, la fuite se réalisera surtout par la marche, moyen primitif et contraignant qui ne garantit pas les commodités du voyage, implique plus d'effort et de souffrance mais demeure l'expression la mieux aboutie de la liberté de circulation. Par ailleurs, les alternatives à la ville sont peu nombreuses. La mer est rejointe par l'urbanisme avec ses nuisances et ses souillures. Le désert dominé par le sable, l'ocre et la chaleur est le lieu de l'absence de la vie. Le

Clézio établit d'ailleurs une synonymie entre la ville et le désert. Hogan fait donc l'expérience de ce néant dans un élan suprême d'ascétisme. Le récit enchâssé relatif à la traversée du désert par le moine Buddhiste Hiuen-Tsang fonctionne comme une mise en abyme du récit principal. Il oscille par sa violence entre initiation à l'ascétisme et folie. La souffrance de Hogan égale alors celle de Hiuen-Tsang. Comme ce dernier, éprouvant sa conscience jusqu'à l'extrême, il ne renonce pas à avancer. Pourtant, « le désert était sans fin, piège de pierre sèche qui ne libérait pas celui qui s'y aventurait. » (LF : 106). Ce lieu se révèle être paradoxalement enfermant du fait même de son dénuement total, de son immense ouverture, de ses frontières fluctuantes. Hogan s'y perd. Dès lors, c'est la terre entière qui passe aux yeux du protagoniste pour être « une seule ville immense dont on ne sort jamais » (LF : 63) Le Clézio établissant que le champ littéraire est le reflet spéculaire de cet environnement urbain moderne de type carcéral en conclut que les restrictions de liberté observées là existent aussi ici.

I-2 De la métaphore de la ville-prison aux géôles de l'écriture

Le livre en tant qu'objet matériel, assemblage de feuillets imprimés formant un volume, est un lieu clos, de la première à la quatrième de couverture et de la première à l'ultime page. Le texte est ainsi enfermé dans un nombre limité de pages. Pour marquer cette clôture, les manuscrits latins commençaient, au Moyen Âge, par la formule introductive *incipit liber* (ici commence le livre) et s'achevaient par la formule conclusive *explicit liber* (ici se termine le livre) qui consacrait la clôture de l'ouvrage. L'écriture elle-même se révèle être un espace clos, un établissement pénitentiaire avec son « régime carcéral », son « administration », ses « gardes » qui veillent au respect de la discipline et des règles préétablies en cet espace de correction, de rééducation, de (re)socialisation... La distinction des genres érige ainsi de nouvelles cloisons. La codification, qu'elle soit explicite ou non permet de reconnaître le roman et de le distinguer de la poésie, de l'essai, de la nouvelle, du théâtre etc. Chaque genre présente, en effet, des caractéristiques qui lui sont spécifiques et qui, au fil des siècles, se sont précisées. Mieux ou pire, à l'intérieur d'un genre, se sont développés des sous genres que les littérateurs s'emploient, de plus en plus, à discerner avec une précision toute mathématique : poésie lyrique, poésie épique, didactique, pastorale ou bucolique... ; théâtre comique, dramatique, mélodramatique, tragique, tragi-comique, vaudeville... Le roman, genre protéiforme, n'échappe pas à cette logique de sous-catégorisation. Le narrateur du *Livre des fuites* en dresse les traits distinctifs et une liste non exhaustive : « Romans psychologiques, romans d'amour, romans de cape et d'épée, romans réalistes, romans-fleuves, romans satiriques, romans policiers, roman d'anticipation, nouveaux romans, romans-poèmes, romans-essais, romans-romans ! » (LF : 56)

Le récit romanesque est, lui-même, enfermé dans une gangue : état / situation initial(e), état / situation finale, catégorie de l'espace, du temps... Cette écriture fait l'objet d'une importante réflexion théorique qui tend à en préciser de plus en plus scientifiquement toutes les modalités : l'écrivain n'est pas le narrateur, le narrateur n'est pas nécessairement un personnage du roman, « le personnage est représenté, pris en charge et désigné sur la scène du texte par un signifiant discontinu, un ensemble dispersé de marques que l'on pourrait appeler son étiquette » (Hamon, 1977 :142) Les personnages se distribuent dans les contes en sept rôles fondamentaux (Vladimir Propp), en six actants (Etienne Souriau, Greimas) en forces agissantes (M.P. Schmitt, A. Viala) qui précisent que tous les romans reposent sur des forces agissantes en nombre limité et dont les fonctions constantes sont présentes dans tous les récits. L'impersonnalité est, par ailleurs, perçue comme gage d'objectivité et de réussite d'un roman. De la sorte, on s'accorde aisément avec ces théoriciens de la littérature qui soutiennent que « La fabrication du roman qui semblera au lecteur le plus « naturel » passe (en fait) par des choix rhétoriques qui appar-

tiennent tous au domaine de l'artifice et de la convention.» (Godenstein, 2005 :46) et non au champ de l'originalité.

Le roman dans sa matérialité est, nous le rappelions supra, un lieu fermé comme la ville. Les parties, les chapitres, les paragraphes... sont autant de cloisons, de cellules qui se démultiplient à l'infini et réduisent la liberté de l'écrivain. Dans une séquence d'autocritique, Le Clézio dénonce la phrase et sa clôture: « Ce qui me tue, dans la phrase, c'est qu'elle est trop courte. Quand la phrase s'achève, que de choses sont restées au-dehors ! » (*LF* : 267). Au demeurant, certaines contraintes matérielles limitent le nombre de pages même si on s'autorise parfois des publications en volumes. L'écrivain doit donc sortir de ce cercle vicieux, retrouver la liberté pleine et entière, celle qui lui confère une authenticité et une liberté réelles et fonde le renouvellement ininterrompu de l'écriture et de la pensée par la fuite. Mohamed Benjelloun rappelle que l'œuvre de Le Clézio est une « mise en récit du thème de l'écriture comme fuite et de la fuite comme écriture ». (Benjelloun, 2008)

II. L'ERRANCE COMME REFUGE

II-1) Jeune Homme Hogan figure de l'itinérance

La prison est donc omniprésente tant dans l'espace géographique que dans l'espace textuel. Sitôt que s'arrête le mouvement, routine et monotonie s'installent, enfermant de nouveau le sujet. D'où cette «hantise d'HABITER » (*LF* : 168) et l'idée d'une négation perpétuelle de tout ce que l'on construit ; une « année de l'extermination » (*LF* : 115) qui permettrait de tout détruire dans un mouvement perpétuel autorisant une renaissance tout aussi perpétuelle. Chaque halte coïncidant avec un emprisonnement, elle doit être suivie, à très brève échéance, d'une évasion. En cela, la stratégie narrative de Le Clézio consiste à privilégier des espaces ouverts (villes, déserts, plaines, mers, routes etc) y compris la terre dans sa totalité et à les considérer comme clos. Le récit autorisera ainsi le sujet à dépasser ces limites par le dépassement de ses limites. Une telle démarche se traduira par de multiples « évasions ». À chaque fois qu'il quitte un lieu pour un autre, Hogan s'évade en fait d'une condition oppressante, d'un lieu enfermant pour retomber dans un autre espace asphyxiant qu'il s'empresse aussitôt de quitter. On comprendra dans ce sens, l'« EXIT » de l'incipit du texte doublé par la métaphore de l'aéroport perçu comme une porte de sortie, une opportunité de fuite. À ce dispositif initial répond l'ouverture ou l'absence de clôture finale qui caractérise la fin du livre. La fuite est donc éperdue et a « lieu dans tous les sens, par tous les moyens.» (*LF* : 78). Pour Isabelle Olivier, l'errance est justement caractérisée par « la dispersion et le hasard » (Olivier, 2005 : 61). L'évasion et la fuite imbriquées et répétées deviennent itinérance, déambulation. L'itinéraire importe peu, la destination aussi. Ce qui compte, c'est la liberté par la mobilité, le mouvement en lui-même et pour lui-même, en cela qu'il apaise la conscience face à la phobie de l'enfermement et lui imprime un dynamisme vivifiant.

La vérité réside donc dans le déplacement et la circulation : « Conscience : appel de la conscience. Recherche. Vérité dans le mouvement incessant, dans la distraction. L'unité condamne. » (*LF* : 171). La conscience n'existe donc que dans l'activité du mouvement. Statique, elle devient une conscience morte. Hogan en conclut que « Le mouvement est la seule conscience » (*LF* : 242). Le mouvement se fait conscience et la conscience se fait mouvement. La fuite se réalisera au-delà du champ limité de cette faculté : « Quand vient la nuit, elle continue dans le rêve » (*LF* : 183). Autrement dit, elle continue sa course et investit le champ voisin de l'inconscient, de sorte que notre appareil psychique est, par son mouvement et son activité ininterrompue, permanemment en vie. De sorte aussi que l'activité de création ou

d'écriture dont la psyché est le foyer doit, pour maintenir son dynamisme et sa vitalité, identifier et dépasser toutes les limitations de son exercice.

II-2) Une écriture libérée et en mouvement

« Comment échapper au roman ? Comment échapper au langage ? » (*LF* : 13) s'interroge alors l'écrivain dans la première des huit séquences baptisées autocritiques (si l'on prend en compte la séquence intitulée « critique de l'autocritique »). En somme, comment échapper aux codes, conventions et contraintes du roman ? Comment se soustraire aux exigences de l'écriture ? Comment s'évader de ce qu'Isabelle Olivier nomme des « îlots narratifs » et « une poétique de l'insularité » ? (Olivier, 2005 : 64). Par l'écriture, pense Le Clézio, car « la littérature, en fin de compte, ça doit être quelque chose comme l'ultime possibilité de jeu offerte, la dernière chance de fuite » (*LF* : 41). Madeleine Borgomano, citée par Mohamed Benjelloun, évoque chez Le Clézio, « une écriture en marche », « une écriture en fuite » pourrions-nous dire. Celle-ci s'évade et erre, Le Clézio parvient à réaliser un tel projet à partir de la mise en place de certains dispositifs. L'écriture leclézienne privilégie dans, le *Livre des fuites*, une perception en mouvement. Les impressions évoquées sont furtives, fugaces, presque inexistantes. Ce que propose l'écrivain, ce n'est même pas de rendre compte de ses perceptions, c'est juste, par la mobilité, de :

dévorer les paysages (...) comme un qui ne serait jamais rassasié de terre, ou de vie, ou de femmes, à qui il en faudrait toujours davantage. Il ne s'agit pas de comprendre. Il ne s'agit pas de s'analyser. Non, il s'agit de se faire moteur, monstre de métal chaud qui tire son poids vers ce qu'il ne sait pas. J'avance, vite, plus vite, avec effort, je me propulse sur la route inconnue, je bouge, je traverse l'air, je file droit comme un trait vers d'autres régions qui vont s'ouvrir à leur tour. Les portes ne cessent pas. Je n'écoute rien. Ecouter quoi ? S'arrêter où ? Les langages pullulent, les visages sont brisés par vagues. Comprendre quoi ? (...) Il faut bouger, coûte que coûte. Détaler à travers les champs épineux, dévaler les pentes des collines, courir sous le soleil, frapper la terre avec la plante de ses pieds. Je dévore les paysages, comme ça, et puis aussi les gens, les lèvres des jeunes femmes, les mains des vieillards, je ronge le dos des enfants. Tout ce qui s'offre, change incessamment. (*LF* : 86-87)

Ce qui s'offre et qui change également sous l'effet du mouvement fuyant de l'écriture, c'est l'onomastique dans sa double dimension anthroponymique et toponymique.

II-2-1) L'indétermination onomastique : entre anthroponymie et toponymie

L'analyse onomastique dans sa spécificité anthroponymique révèle que le personnage leclézien bénéficie d'une étiquette multiple et d'une identité mouvante. En effet, celui que le récit s'emploie à nommer Jeune Homme Hogan devient successivement et en changeant d'espace Juanito Holgazan, J. Hombre Hogan ou plus simplement J.H.H., en conservant les initiales. Et si dans ces différentes étiquettes, on semble encore retrouver un fond commun ou une sorte de racine commune que la langue en usage ne parvient pas à altérer, il arrive aussi que l'identité soit si liquide qu'elle s'écoule dans l'altérité. Ceci explique l'hésitation du narrateur à cerner avec précision l'identité fluide du personnage : « Peut-être bien qu'il avait été enfant ici, autrefois. Il était né dans 42 East, et ne s'appelait pas Jeune Homme Hogan alors, mais Daniel E. Langlois, Daniel Earl Langlois. » (*LF* : 193) Dans ce récit qui oscille entre une narration à la première et à la troisième personne, celui qui dit « je » refuse jusqu'à son propre nom : « Mon nom, je n'en veux plus. Appelez-moi par votre prénom. » (*LF* : 207) Celui qui dit « je » signe ainsi une première lettre du nom de « Walking Stick » (*LF* : 22) puis une seconde du nom de « John Traveller » (*LF* : 112). L'analyse onomastique révèle l'idée du mouvement, de la marche, du voyage dans les noms « Walking » et « Traveller ». Ces dénominations et les précédentes, (Juanito Holgazan, J. Hombre Hogan...) par leur caractère hispanique invitent au

voyage autant qu'ils l'évoquent.

Par ailleurs, la toponymie n'échappe pas à cette logique de l'indétermination. Celle-ci réside ici, non dans une appellation fluctuante pour désigner un même référent spatial, mais dans l'incapacité du récit à distinguer, les uns des autres, des lieux qui pourtant bénéficient chacun d'une localisation géographique précise, et donc d'une identité propre. Plus exactement, le récit refuse de localiser avec précision les théâtres (et même l'époque) de la fugue ininterrompue de Hogan : « C'était en Italie, en Yougoslavie, ou bien en Turquie » (LF : 58) « Ces choses-là se passaient en Lybie, ou bien dans le désert de Gobi, en l'an 630, 1966, quelque chose comme ça. » (LF : 107) « C'était à Macau, à Manille, ou bien à Taï-pé, en 1967. Si mes souvenirs sont exacts » (LF : 166) On observe que les limites auxquelles Hogan veut se soustraire ne sont pas que spatiales ; elles sont aussi temporelles. Par cette imprécision, Le Clézio brise les chaînes qui délimitent l'espace et le temps. Sa démarche devrait rencontrer l'adhésion d'Anne Barrère et Danilo Martucelli pour qui la mobilité ne doit pas être réduite à son unique dimension spatiale ou à une notion voisine comme la « mobilité spatiale ». Elle doit être comprise comme « un imaginaire articulant un rapport au temps, à l'espace et la recherche d'une transformation existentielle » (Barrère et Martucelli, 2005: 3)

II-2-2) Hybridation et polygraphie : au-delà des frontières génériques

Dès l'incipit de l'œuvre, un petit garçon assis sur le toit d'un grand aéroport désert imagine que l'avion qui vient de prendre son envol explose. L'idée de l'éclatement est aussitôt suivie par le mouvement, le déplacement du petit garçon qui se dirige vers la sortie : « EXIT » (LF : 10) La déflagration originelle autorise alors le passage de la passivité à l'activité et au mouvement. Elle libère les forces, les énergies créatrices et par là l'écriture elle-même. Le caractère surréaliste de la scène d'exposition « un petit garçon assis sur le toit d'un grand aéroport désert » situe déjà sur l'enjeu majeur du texte : le désir de transgression et la volonté de passer outre les limites du conventionnel. Cette déflagration initiale est l'éclatement qui abolit les frontières. Elle n'est pas finitude d'un monde mais commencement d'une création selon le principe biblique du chaos originel. Du strict point de vue de l'écriture, la problématique de la mobilité est l'expression de l'authenticité de Le Clézio. Lorsque le narrateur se demande : « Comment échapper au roman ? Comment échapper au langage ? » (LF : 13), l'œuvre répond « par le mouvement », le déplacement, la fuite hors des frontières, de toutes les frontières, artificiellement érigées par l'homme. Dès lors, l'écriture leclézienne s'assume comme une écriture non statique et non confinée dans les limites d'un genre. En baptisant son œuvre « *Le livre des fuites* » et non le « roman, ou le poème... » des fuites, par exemple, Le Clézio prend déjà le pari d'ouvrir le champ des possibles, d'ouvrir l'espace de l'écriture. Celle-ci se révèle être dynamique et se transporte au-delà des frontières génériques qui explosent et laissent l'écriture voguer entre essai et épître, journal de voyage et mythe, roman d'aventures, roman fantastique et poésie lyrique. Prenant appui sur une fonction métalinguistique particulièrement développée, le texte, à travers le discours qu'il développe sur lui-même, révèle précisément le « plan » à partir duquel il a été élaboré, dans l'un des chapitres baptisés « AUTOCRITIQUE » :

Le bout du monde

POEME

Roman d'aventures (...)

le livre des fuites

Mélange de chapitres romancés

De poèmes. Méditation libre

(Réflexion, notes, mots clés,

Signaux, journal de bord

Attention au carcan, système ! (LF : 171)

Le carcan, le système est la menace dont il faut se défaire. Le plan lui-même est contesté. Le véritable schéma d'une œuvre c'est justement l'absence de stratégie, de planification, de limites : « Ecrire comme cela vient. Alternier. Laisser fuir hors de soi. Poème ! Conte ! Pensée ! Dialogue ! ETC. ! » (LF : 172) Le chaos originel, libère ainsi les mots et la création romanesque selon Le Clézio. La totalité initiale explose pour donner naissance à des réalités fragmentées vivantes, autonomes, en apparence inconciliables mais ayant en commun d'être engagées dans une sorte de mouvement perpétuel. Ce que l'écrivain laisse fuir hors de lui, c'est le récit du départ totalement impromptu de Hogan et sa déambulation à travers les villes. C'est aussi cette esthétique de la fuite, ce poème évoquant « le vertige du mouvement : vertige de la vie. » (LF : 169) ou cette lettre de Juanito Holgazan qui ne veut plus de son prénom et qui clame : « Je ne suis pas en mouvement pour savoir qui je suis, ni où je suis. Non, je bouge pour n'être plus là, tout simplement, pour n'être plus des vôtres. » (LF : 210) Fuyant ainsi les carcans du système générique, *Le livre des fuites*, et l'on comprend que le titre soit si imprécis, se transforme subitement en un « JOURNAL DES IMPONDERABLES » qui évoque la marche d'une colonne de fourmis le 30 mai 1967. Il expose ensuite une flopée d'injures (LF : 81-83) qui fonctionne comme une rupture, un affranchissement par rapport à la morale collective, aux contraintes éthiques donc et aux conventions esthétiques d'une certaine écriture littéraire. Le texte qui revendique ainsi son hybridité ou son absence d'identité prend après l'aspect d'un journal de voyage (LF : 154) pour ensuite proposer un voyage, une fuite par l'intertexte. L'histoire du moine bouddhiste Hiuen-Tsang qui erre dans le désert permet, tout en restant proche par analogie du récit principal, de s'en éloigner par le transport, qu'autorise la lecture, vers un contexte précis de spiritualité et d'ascétisme orientaux. De sorte que par l'écriture comme par la lecture du reste, la fuite est permise. Il y a, comme nous le confirme Pascal Quignard, « dans lire une attente qui ne cherche pas à aboutir. Lire c'est errer. La lecture est l'errance. » (Quignard, 2002 : 4^{ème} de couverture) Chez Le Clézio, l'écriture aussi est errance et ne cherche pas à aboutir. De fait, *Le Livre des fuites* refuse explicitement sa propre clôture : « Les vraies vies n'ont pas de fin. Les vrais livres n'ont pas de fin. (À suivre.) » (LF : 285) Ainsi, le thème du voyage ou de la mobilité repris dans les productions postérieures au *Livre des fuites* se présente comme une suite logique, celle d'un mouvement et d'une écriture ininterrompus. *Le livre des fuites* permet de comprendre la dimension de la mobilité dans toute l'œuvre de Le Clézio. L'écriture leclézienne s'ouvre aux cultures, vogue entre elles, y pénètre sans s'y enfermer définitivement, sans s'arrêter, dans un mouvement continu de vie. Selon Thierry Léger, Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles (dir) « Le Clézio dote la littérature d'une fonction heuristique, explorer les voies de passage vers les cultures mauricienne, nigériane, amérindienne, marocaine ou océanienne, mettre en lumière la fécondité des confluences entre les arts » (Léger, Roussel-Gillet et Salles (dir), 2010 : 4^{ème} de couverture).

CONCLUSION

Résumons-nous : Anne Barrère et Danilo Martuccelli rappellent que « Dans l'interprétation de Bauman, il n'y avait plus désormais de lieu de refuge possible dans le monde, plus de chez soi à l'abri des secousses » (Barrère et Martuccelli, 2005: 14) Ce lieu de refuge existe chez Le Clézio, c'est l'espace de la fuite, l'immense superficie du mouvement ininterrompu, le champ

illimité de la mobilité. La fuite est appréhendée chez cet auteur comme la réponse à un mal être existentiel, la thérapie proposée face au mal de l'angoisse née de la condition de l'homme moderne qui vit dans un univers aseptisé, fragmenté et cloisonné à l'infini. La fuite est aussi et surtout écriture, projet d'écriture chez Le Clézio. En cela *Le livre des fuites* jette autrement les bases d'une problématique chère à l'écrivain : celle de la mobilité, celle du voyage. Thème récurrent à l'obsession, thème pourtant inépuisable, la question de la mobilité se renouvelle ainsi et diversement dans les œuvres postérieures de Le Clézio qui semble avoir trouvé là, dans ce retour au nomadisme, à l'errance, une réponse aux préoccupations existentielles de l'homme et aux soucis esthétiques de l'écrivain.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRERE, Anne ; MARTUCCELLI, Danilo(2005). « *La modernité et l'imaginaire de la mobilité : inflexion contemporaine* », Cahiers internationaux de Sociologie, n°118, p55-79.
- BENJELLOUN, Mohamed, (2008), *Itinérance et non réitérable dans Le livre des fuites de J-M. G. Le Clézio*, <http://mohammed.benjelloun.over-blog.com/article>
- HAMON, Philippe, (1977).*Pour un statut sémiologique du personnage, Poétique du récit*. Paris : Seuil.
- KAUFMANN, Vincent (2005).*Mobilités et réversibilités : vers des sociétés plus fluides ? Cahiers internationaux de sociologie*. Paris : P.U.F, n° 118, pages 119 à 135.
- LA PLANCHE, Jean ; PONTALIS, J-B (1997). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.
- LE CLEZIO, J-M. Gustave, *Le Livre des fuites*, Paris, Gallimard, 1969.
- LEGER, Thierry ; ROUSSEL-GILLET, Isabelle ; SALLES, Marina (dir), (2010), *Le Clézio, passeur des arts et des cultures*. Rennes : Presses universitaires de rennes.
- LITRE, Emile (1963), *Dictionnaire de la langue française*, Paris : Editions universitaires.
- [OLIVIER, Isabelle \(2005\), L'espace de l'errance dans les romans arthuriens XIIe-XIIIe siècles. Errances in cahier Figura. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. http://oic.uqam.ca/fr/articles/lespace-de-lerrance-dans-les-romans-arthuriens-xiie-xiiiie-siecles.](http://oic.uqam.ca/fr/articles/lespace-de-lerrance-dans-les-romans-arthuriens-xiie-xiiiie-siecles) Consulté le 5 juin 2017. D'abord paru dans (Bouvet, Rachel et Myra Latendresse-Drapeau (dir.). 2005. Montréal : Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. coll. Figura, vol. 13, p. 61-75.
- QUIGNARD, Pascal(2002), *Les ombres errantes*. Paris : Bernard Grasset.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1973), *Du contrat social*. Paris : union générale d'éditions.
- SARTRE, Jean-Paul (1943), *L'être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard
- THIBAUT, Bruno (2009), *J.M.G. Le Clézio Et la Métaphore Exotique*, Amsterdam-New York : Rodopi.